

« Histoire d'Aladdin ou la lampe merveilleuse », Contes des mille et une nuits extrait 7

Nous laisserons le magicien africain et le palais avec la princesse Badroulboudour en Afrique, pour parler de la surprise du sultan.

Dès que le sultan fut levé, selon sa coutume, il se rendit au cabinet ouvert pour avoir le plaisir de contempler et d'admirer le palais d'Aladdin. Mais il ne vit qu'une place vide, telle qu'elle était avant qu'on l'y eût bâti. Il crut qu'il se trompait et il se frotta les yeux ; mais il ne vit rien de plus que la première fois. Il regarda à droite et à gauche, et il ne vit que ce qu'il avait coutume de voir par ces deux endroits. Son étonnement fut si grand qu'il demeura longtemps dans la même place. « Je ne me trompe pas, disait-il en lui-même, il était dans la place que voilà. S'il s'était écroulé, les matériaux paraîtraient en monceaux, et si la terre l'avait englouti, on en verrait quelque marque. » Il revint à son appartement ; il commanda qu'on lui fit venir le grand vizir. « Dis-moi, où est le palais d'Aladdin ? – Sire, répondit le grand vizir, Votre Majesté peut se souvenir que j'ai eu l'honneur de lui dire que ce palais, qui faisait le sujet de son admiration avec ses richesses immenses, n'était qu'un ouvrage de magie. - Où est cet imposteur, ce scélérat, que je lui fasse couper la tête ? Va donner ordre à trente de mes cavaliers de me l'amener chargé de chaînes. » Les cavaliers partirent et rencontrèrent Aladdin à cinq ou six lieues de la ville, qui revenait en chassant.

Aladdin n'eut pas le moindre soupçon du véritable sujet qui avait amené ce détachement de la garde du sultan ; il continua de revenir en chassant. Mais quand il fut à une demi-lieue de la ville, ce détachement l'environna, et l'officier lui dit : « Prince Aladdin, c'est avec grand regret que nous vous déclarons l'ordre que nous avons du sultan de vous arrêter et de vous mener à lui en criminel d'état. » Cette déclaration fut un sujet de grande surprise à Aladdin, qui se sentait innocent. Il dit à l'officier : « Me voilà, exécutez l'ordre que vous avez. Je puis dire néanmoins que je ne me sens coupable d'aucun crime, ni envers la personne du sultan, ni envers l'État. » On lui passa aussitôt au cou une chaîne fort grosse et fort longue dont on le lia aussi par le milieu du corps. Un cavalier prit le bout de la chaîne, et en marchant après l'officier, il mena Aladdin, qui fut obligé de suivre à pied, et dans cet état il fut conduit vers la ville.

Quand les cavaliers furent entrés dans le faubourg, les premiers qui virent qu'on menait Aladdin en criminel d'état ne doutèrent pas que ce ne fût pour lui couper la tête. Comme il était généralement aimé, les uns prirent le sabre et d'autres armes, et ceux qui n'en avaient pas s'armèrent de pierres, et ils suivirent les cavaliers. De la sorte les soldats arrivèrent à la place du palais, où ils se mirent tous sur une ligne en faisant face à la populace armée, jusqu'à ce que leur officier et le cavalier qui menait Aladdin fussent entrés dans le palais, et que les portiers eussent fermé la porte pour empêcher qu'elle n'entrât.

Aladdin fut conduit devant le sultan, qui l'attendait sur un balcon, accompagné du grand vizir ; et sitôt qu'il le vit il commanda au bourreau de lui couper la tête.

Quand le bourreau se fut saisi d'Aladdin, il lui ôta la chaîne qu'il avait au cou et autour du corps, et après avoir étendu sur la terre un cuir teint du sang d'une infinité de criminels, il l'y fit mettre à genoux et il lui banda les yeux. Alors il tira son sabre, le fit flamboyer le sabre en l'air par trois fois, et il attendit que le sultan lui donnât le signal pour trancher la tête d'Aladdin.

En ce moment, le grand vizir aperçut que la populace qui avait forcé les cavaliers et qui avait rempli la place venait d'escalader les murs du palais et commençait à les démolir pour faire brèche.

L'épouvante du sultan fut si grande quand il eut vu une émotion si vive et si animée, que dans le moment même il commanda au bourreau de remettre son sabre dans le fourreau, d'ôter le bandeau des yeux d'Aladdin et de le laisser libre. Il donna ordre aussi aux tchaoux de crier que le sultan lui faisait grâce et que chacun eût à se retirer.

Quand Aladdin se vit libre, il leva la tête du côté du balcon, et comme il eut aperçu le sultan : « Sire, dit-il en élevant sa voix d'une manière touchante, je supplie Votre Majesté de vouloir bien me faire connaître quel est mon crime.

- Quel est ton crime, perfide ! répondit le sultan : ne le sais-tu pas ? Monte jusqu'ici, continua-t-il, et je te le ferai connaître. »

Aladdin monta, et quand il se fut présenté, le sultan le mena jusqu'au cabinet ouvert, et quand il fut arrivé à la porte : « Entre, lui dit le sultan, tu dois savoir où était ton palais ; regarde de tous côtés et dis-moi ce qu'il est devenu. » Aladdin regarde et ne voit rien. Son étonnement l'empêcha de pouvoir répondre un seul mot au sultan.

« Dis-moi donc, répéta-t-il à Aladdin, où est ton palais et où est ma fille ! »

- Sire, dit-il, je vois bien que le palais que j'ai fait bâtir a disparu, mais je peux assurer que je n'ai aucune part à cet événement.

- Je ne me mets pas en peine de ce que ton palais est devenu, reprit le sultan. J'estime ma fille un million de fois davantage : je veux que tu me la retrouves, autrement je te ferai couper la tête.

- Sire, répartit Aladdin, je supplie Votre Majesté de m'accorder quarante jours pour faire mes diligences, et si dans cet intervalle je n'y réussis pas, je lui donne ma parole que j'apporterai ma tête au pied de son trône.

– Je t'accorde les quarante jours que tu me demandes, lui dit le sultan ; mais ne crois pas abuser de la grâce que je te fais. En quelque endroit de la terre que tu puisses être, je saurai bien te trouver. »

Aladdin s'éloigna de la présence du sultan et passa au travers des cours du palais la tête baissée, sans oser lever les yeux. Il demandait de porte en porte et à tous ceux qu'il rencontrait si l'on n'avait pas vu son palais, ou si on ne pouvait pas lui en dire des nouvelles. Ces demandes firent croire à tout le monde qu'Aladdin avait perdu l'esprit.

Enfin, comme il ne pouvait plus rester dans une ville où il avait fait une si belle figure, il prit le chemin de la campagne. Il se détourna des grandes routes, et après avoir traversé plusieurs campagnes, il arriva enfin, à l'entrée de la nuit, au bord d'une rivière. Là, il lui prit une pensée de désespoir. « Où irai-je chercher mon palais ? dit-il en lui-même. En quelle province, en quel pays, en quelle partie du monde le trouverai-je, aussi bien que ma chère princesse ? Jamais je n'y réussirai. » Il allait se jeter dans la rivière, selon la résolution qu'il venait de prendre ; mais il crut, en bon musulman, fidèle à sa religion, qu'il ne devait pas le faire sans avoir auparavant fait sa prière. Il s'approcha du bord de l'eau pour se laver les mains et le visage mais comme cet endroit était un peu en pente, il glissa, et il serait tombé dans la rivière s'il ne se fût retenu à un petit roc. Heureusement pour lui, il portait encore l'anneau que le magicien africain lui avait mis au doigt. Il le frotta assez fortement contre le roc en se retenant. Dans l'instant, le même génie qui lui était apparu dans ce souterrain lui apparut encore. « Que veux-tu ? lui dit le génie ; me voici prêt à t'obéir comme ton esclave. »

Aladdin, agréablement surpris répondit : « Génie, sauve-moi la vie une seconde fois en m'enseignant où est le palais que j'ai fait bâtir, ou en faisant qu'il soit rapporté incessamment où il était. – Ce que tu me demandes, reprit le génie, n'est pas de mon ressort : je ne suis esclave que de l'anneau ; adresse-toi à l'esclave de la lampe. – Si cela est, repartit Aladdin, je te commande donc par la puissance de l'anneau de me transporter jusqu'au lieu où est mon palais, et de me poser sous les fenêtres de la princesse Badroulboudour. » À peine eut-il achevé de parler, que le génie le prit et le transporta en Afrique, au milieu d'une grande prairie où était le palais, peu éloigné d'une grande ville, et le posa précisément au-dessous des fenêtres de l'appartement de la princesse, où il le laissa. Tout cela se fit en un instant.

Nonobstant l'obscurité de la nuit, Aladdin reconnut fort bien son palais et l'appartement de la princesse. Mais comme tout était tranquille dans le palais, comme il y avait cinq ou six jours qu'il ne dormait point, il s'endormit au pied de l'arbre où il était.

Le lendemain, dès que l'aurore commença à paraître, Aladdin fut éveillé agréablement par le ramage des oiseaux qui avaient passé la nuit sur les arbres touffus du jardin de son palais. Il jeta d'abord les yeux sur cet admirable édifice, et alors il sentit une joie inexprimable d'être sur le point de s'en revoir bientôt le maître, et en même temps de posséder encore une fois sa chère princesse. Il se leva et se rapprocha de l'appartement de la princesse. Il se promena quelque temps sous les fenêtres, en attendant qu'il fût jour chez elle et qu'on pût l'apercevoir.

La princesse Badroulboudour se levait plus matin qu'elle n'avait de coutume, depuis son enlèvement en Afrique par l'artifice du magicien africain, dont jusqu'alors elle avait été contrainte de supporter la vue une fois chaque jour, parce qu'il était maître du palais. Quand elle fut habillée, une de ses femmes, en regardant au travers d'une jalousie, aperçut Aladdin. Elle court aussitôt en avertir sa maîtresse. La princesse, qui ne pouvait croire cette nouvelle, vient vite se présenter à la fenêtre et aperçoit Aladdin. « Pour ne pas perdre de temps, lui dit la princesse, on est allé vous ouvrir la porte secrète ; entrez et montez ; » et elle referma la jalousie.

La porte secrète était au-dessous de l'appartement de la princesse ; elle se trouva ouverte, et Aladdin monta à l'appartement de la princesse. Ils s'embrassèrent plusieurs fois avec des larmes de joie, ils s'assirent, et Aladdin, en prenant la parole : « Princesse, dit-il, avant de vous entretenir de toute autre chose, je vous supplie de me dire ce qu'est devenue une vieille lampe.

Alors la princesse Badroulboudour raconta à Aladdin ce qui s'était passé et comment, après s'être aperçue du transport du palais, elle s'était trouvée le matin en Afrique.

« Princesse, dit Aladdin en l'interrompant, vous m'avez fait connaître le traître en me marquant que je suis en Afrique avec vous. Mais je vous prie seulement de me dire ce qu'il a fait de la lampe et où il l'a mise.

– Il la porte dans son sein, enveloppée bien précieusement, reprit la princesse, et je puis en rendre témoignage, puisqu'il l'en a tirée et développée en ma présence pour m'en faire un trophée.

– Ma princesse, dit alors Aladdin, ne me sachez pas mauvais gré de tant de demandes dont je vous fatigue : elles sont également importantes pour vous et pour moi. Apprenez-moi comment vous vous trouvez du traitement d'un homme aussi méchant et aussi perfide.

– Depuis que je suis en ce lieu, reprit la princesse, il ne s'est présenté devant moi qu'une fois chaque jour, et je suis bien persuadée que le peu de satisfaction qu'il tire de ses visites fait qu'il ne m'importune pas plus souvent. Tous les discours qu'il me tient chaque fois ne tendent qu'à me faire entendre que je ne dois pas espérer de vous revoir jamais, que vous ne vivez plus, et que le sultan mon père vous a fait couper la tête. Mais il ne reçoit de moi pour réponse que mes plaintes douloureuses et mes larmes.

– Princesse, interrompit Aladdin, je crois avoir trouvé le moyen de vous délivrer de votre ennemi et du mien. Mais pour cela il est nécessaire que j'aille à la ville. Ne vous étonnez pas de me voir revenir avec un autre habit, et donnez ordre qu'on ne me fasse pas attendre à la porte secrète au premier coup que je frapperai. » La princesse lui promit qu'on l'attendrait à la porte et que l'on serait prompt à lui ouvrir.

